35e ANNÉE (4e SÉRIE) — No 37 — 11 SEPTEMBRE 1913

L'AMI DU CLERGÉ

Paraît à Langres, tous les jeudis

Mgr F. PERRIOT
Protonotaire apostolique *ad instar participantium*
FONDATEUR

A. ROZIER
Docteur en théologie, Chanoine honoraire de Langres
DIRECTEUR

Prix d'abonnement pour tout l'Univers { 15 francs à l'Edition complète. 10 — à l'Edition partielle.

Toutes les lettres doivent être adressées à M. le Directeur de l'*Ami du Clergé*, Maison St-Pierre, rue Tassel, à Langres (Hte-Marne).

Louis VEUILLOT

(Huitième article)

SOMMAIRE. — La fin du Concile. — Intrigues des inopportunistes auprès du gouvernement français. — Continuation de la guerre de brochures. — Comment l'*Univers* était informé et les services qu'il rendait. — Les Brefs à Dom Guéranger et à Louis Veuillot. — Une audience de Pie IX. — Les derniers efforts de l'opposition. — La proclamation du dogme de l'infaillibilité.
Post-Scriptum. — L'abbé Denis pendant le Concile.

En y mettant de la complaisance, en faisant large part aux illusions et aux entêtements qu'engendre l'esprit d'école, on peut admettre que l'opposition, lorsque s'ouvrit le Concile, était inopportuniste à bonne intention et se croyait de force à faire écarter, sans dommage pour l'Eglise, la question de l'infaillibilité.

La foi, pouvaient-ils penser, n'en serait pas atteinte, toute la catholicité continuerait de s'incliner devant le Pape infaillible ; mais il n'y aurait point dogme, par conséquent point de heurt pour les fidèles ombrageux, point d'orage du côté des gouvernements et des incrédules. Voilà le but qu'on se marquait.

Ces illusions, déjà surprenantes au début, parurent impossibles dès que la discussion s'échauffa. Or, grâce aux déclarations de l'école allemande, aux publications bruyantes de Mgr Dupanloup, on s'échauffa très vite. Les inopportunistes de bon aloi, qui dans l'inopportunité cherchaient la paix, durent reconnaître que leur hésitation devenait de l'opposition et secondait ceux qui, pour vaincre, ne craignaient pas de saper l'autorité pontificale. Divers de ces modérés se replièrent assez vite, et sans rien dire, sur la majorité ; d'autres, au contraire, devinrent des opposants déterminés, permettant à leurs chefs d'accepter et même de chercher des appuis humiliants, des concours dangereux. La minorité gagna en passion ce qu'elle perdait en nombre. Trois mois après l'ouverture du Concile, ce mauvais esprit était à son apogée et se soutint jusqu'au vote final. Naturellement, du côté des opportunistes, on s'échauffa aussi. Les lettres romaines de Louis Veuillot marquent ce mouvement.

Les chefs français des inopportunistes avaient espéré et cherché, dès la convocation du Concile, l'appui du gouvernement. La plupart d'entre eux n'aimaient pas le régime impérial ; mais ses tendances gallicanes, sa défiance de Pie IX leur donnaient bon espoir ; Napoléon III avait fait les frais du gros ouvrage de Mgr Maret ; les ministres Baroche, Rouland et d'autres s'étaient, en diverses circonstances, déclarés en fait gallicans. Le plus accentué, Mgr Darboy, suspect au Pape, et grand-aumônier de l'empereur, possédait la confiance du souverain : on devait donc compter sur l'appui de l'Etat. L'avènement de l'empire libéral allait-il changer cette situation ? Non, puisque les catholiques libéraux et parlementaires arrivaient au pouvoir et que l'un de leurs hommes, le comte Daru, aurait, comme ministre des affaires étrangères, une part prépondérante dans les négociations touchant plus ou moins aux choses du Concile. Ces calculs très naturels, et d'apparence très justes, furent déçus. Le mérite en revint à un libre penseur vraiment libéral, Emile Ollivier, et à Napoléon III lui-même.

Le comte Daru, rallié à l'empereur, lorsque celui-ci cessa d'être impérialiste, appartenait en plein au groupe des catholiques libéraux ; mais, homme de second plan, s'il était connu des notables ou meneurs, il n'avait pas figuré dans les anciennes luttes. On pouvait donc croire qu'il serait neutre. Mais pas du tout ! Par son fond, il relevait de Montalembert, d'Albert de Broglie, de Falloux, de Dupanloup et se soumit à celui-ci. Bien que tenu à la réserve, puisque le chef du cabinet voulait la neutralité, il fit voir qu'il était d'esprit et de cœur avec l'opposition et aimerait à l'aider. Après l'avoir dit dans des conversations qui eurent de l'écho, il l'écrivit dans des lettres particulières dont on colporta des extraits ; puis il risqua des observations ou recommandations ou instructions à la fois officielles et confidentielles, que des transmetteurs ou amis firent connaître confidentiellement à tant d'intéressés que tout le

monde en eut vent. Il en tomba des morceaux douteux dans les journaux. De plus, tout le personnel de l'ambassade française à Rome ne fut pas toujours discret, et l'on sut que M. Daru, sous le secret diplomatique, voisin du secret de la comédie, s'avisait de donner, dans « l'intérêt de l'Eglise et de l'Etat, » des avis au cardinal Antonelli, premier ministre du Pape. C'est du Vatican que Louis Veuillot en reçut les premières nouvelles. Il en fit part à l'*Univers*. Il nous écrivait le 9 mars 1870 :

L'on a connu dans Rome hier, en même temps, les confidences comminatoires de M. Daru contre la définition de l'infaillibilité et la distribution du schéma de l'infaillibilité... Assurément Pie IX n'a pas répondu ainsi parce qu'il était menacé. Une lettre même de M. Daru ne pouvait motiver ou précipiter les résolutions du Vicaire de Jésus-Christ. Pie IX s'est décidé parce que telle a été la volonté de Dieu, et la question dont s'alarmait M. Daru a été posée, selon toute apparence, comme si M. Daru n'existait pas. Le malheur de M. Daru consiste dans la coïncidence. Il s'est trouvé là bien mal à propos pour son nom, jusqu'alors si honnêtement inconnu. On le plaint de la rencontre. Quelle mauvaise chance de s'inscrire auprès de Pie IX dans ce moment-là, de cette manière-là ! Ecoutons l'abrégé de la future histoire universelle de l'Eglise : « Quelques personnages osèrent entreprendre d'intimider le courage de Pie IX. Parmi eux, on distingua un ministre de Napoléon, nommé Daru. »

L'incident n'attire pas autrement l'attention.

En somme, si les lettres de M. Daru ont troublé quelques esprits dans Rome, ce ne sont pas ceux qu'il menace ; ceux-là se sentent au-dessus des atteintes. Quant à ceux qu'il loue, rien ne prouve encore qu'ils l'aient absolument mérité.

En agissant de la sorte, M. Daru se donnait, comme ministre, le tort fort grave de substituer sa politique personnelle ou plutôt la politique du groupe catholique libéral, à celle du gouvernement. L'empereur et le conseil des ministres avaient décrété l'abstention et il intervenait. Après de premiers pas qui étaient de trop, il voulut, sous la pression des inopportunistes, faire un acte décisif. Il rédigea une dépêche dont il entretint plus ou moins clairement l'empereur, et qu'il s'empressa d'expédier à Rome. Le lendemain, vers la fin du Conseil, il apprit d'un ton dégagé son acte à ses collègues, non pour les consulter, mais pour les informer. — « Les affaires du Concile, leur dit-il, s'aggravent. J'ai envoyé hier à Rome une dépêche importante, dont j'entretiendrai prochainement le Conseil. — Qu'y a-t-il ? s'écria l'un de ses collègues catholiques, M. Buffet. Il faudrait lire tout de suite cette dépêche. » Ce fut l'avis général et la dépêche fut lue.

Aussitôt, de toutes parts, s'élèvent les objections et les critiques. M. Daru, un peu ahuri, sans doute, répond que rien, en somme, n'est encore engagé, puisqu'il peut, par le télégraphe, arrêter la remise de son papier. Cette proposition est agréée et le travail de M. Daru est remis à Emile Ollivier chargé de la révision.

Il ne fallait pas le réviser, il fallait le retirer. M. Emile Ollivier dut le comprendre et y songea. Mais, premier ministre de fait, sans en avoir le titre, il n'osa point agir avec toute l'autorité nécessaire. Voici comment il se met en scène, opérant sur la dépêche :

Je taille, je rogne de mon mieux ce qui était trop comminatoire ou ce qui nous coupait la retraite, je n'accentue que l'affirmation du droit que créait au profit de tout gouvernement français l'article 16 du Concordat ; quoique ne voulant pas l'exercer, notre devoir était de ne pas l'abandonner. M. Daru se prêta avec résignation à ces remaniements. Notre travail est soumis au Conseil du 23. Nos autres collègues renchérissent encore sur mes atténuations, et la dépêche émondée, édulcorée, énervée, est envoyée avec sa date primitive ! Elle n'arriva au cardinal Antonelli que dans les premiers jours de mars [1].

Bien que revu, corrigé et diminué, l'acte resta mal venu et mauvais. Il rendit le gouvernement ridicule en le montrant indécis. La rédaction était fautive comme les idées. La majorité du Concile fut irritée et méprisante ; la minorité, qui voulait plus, montra aussi du mépris, mais garda cependant quelque espoir. M. Daru restant aux affaires, elle voulait croire qu'il prendrait sa revanche et finirait par la bien servir. Pour sûr, il s'y employa. Pie IX accueillit tout ce bruit avec un sourire où l'on était libre de voir, à côté de beaucoup de sérénité, quelque dédain.

L'affaire eut une suite. Dans cette dépêche qui était tout un plaidoyer, M. Daru, exposant mal un mélange d'idées gallicanes, libérales, régaliennes, reprenait le plan de ses inspirateurs parlementaires et de Mgr Maret : il voulait que les gouvernements eussent des ambassadeurs au Concile et, dans ce but, il avait communiqué sa dépêche aux autres puissances. Au point où les choses en étaient, aucune ne se souciait de le suivre. Il cherchait aussi l'appui des hommes publics en renom. On prétendit qu'il avait l'approbation de M. Thiers ; c'était assez pour que tout de suite il eût contre lui M. Guizot. Ce dernier, interrogé par l'empereur, lui répondit sentencieusement et sagement : — « Il y a des difficultés qui n'existent que si on les accepte : n'acceptez pas celle-là. — Vous avez raison, » dit l'Empereur.

Tandis que Daru travaillait à forcer la porte du Concile et qu'Emile Ollivier souhaitait qu'il échouât, le cardinal Antonelli déchirait d'une main ferme et courtoise la fameuse dépêche. Ce fut une jolie exécution. Le Cardinal apprenait au ministre à mieux parler de l'infaillibilité et du schéma sur l'Eglise. Le ministre était trop passionné et trop ignorant pour ne pas vouloir répliquer. Il consulta les théologiens et les canonistes de l'Etat et l'on eut le Mémorandum Daru. Pauvre pièce où, en style étudié, s'étalaient le mauvais vouloir, l'indécision et l'impuissance. On voyait bien ce que voulait l'auteur, mais on voyait aussi qu'il n'oserait pas le vouloir tout à fait. Et puis, quoiqu'il parlât au nom du gouvernement, il n'était pas le maître. Il pouvait ratiociner avec humeur, non agir. Conclure pratiquement lui était défendu.

[1] *L'Eglise et l'Etat au Concile du Vatican*, t. II, p. 126.

Après avoir montré le désir de gêner le Concile, d'ajourner indéfiniment la question de l'infaillibilité, de réviser au nom de l'Etat le schéma *de Ecclesia,* on le verrait déposer son plaidoyer ou réquisitoire « entre les mains du Pape, en sa qualité de président du Concile, avec prière de le communiquer à l'Assemblée. » Le Pape entendrait la prière, ne communiquerait rien et tout serait dit. Ainsi fut fait : Pie IX consentit de bonne grâce à recevoir personnellement le Mémorandum, mais il refusa de faire plus. M. Daru, friand de gloire, envoya son travail à tous les cabinets européens. Aucun n'y fit attention. Ce fut le dernier exploit ministériel de ce catholique libéral. Quelques jours plus tard, il donna sa démission. Voici en quels termes Louis Veuillot, écho libre du Vatican, signala le fait dans sa lettre romaine du Samedi Saint, 16 avril :

On raconte qu'il est arrivé ici deux télégrammes en vingt-quatre heures. — Premier télégramme : « Décidément, Daru ne veut pas infaillibilité ; il annonce que ce sera rupture. » Second télégramme : « Daru se retire, Ollivier remplace. Concile libre. »

Si l'histoire est vraie, ce second télégramme est glorieux pour M. Ollivier, et le décore mieux que la palme académique. Mais M. Ollivier ne serait pas arrivé aux affaires étrangères et n'y apporterait pas ce large sentiment de la liberté, que le Concile serait libre tout de même.

Bon voyage à M. Daru[1].

La démission du comte Daru enlevait à l'opposition toute chance de mettre enfin à son service le gouvernement français. Néanmoins, elle ne perdit pas espoir. La colère la soutenait. On ne pouvait plus s'adresser à l'un des ministres dirigeants, on fit le siège de l'Empereur. Mgr Darboy, par sa situation, et aussi hélas ! par ses idées et son caractère, était, plus qu'aucun autre, propre à cette besogne ; il s'en chargea. — « Sire, écrivit-il à Napoléon III, au nom de la minorité opposante, je prie Votre Majesté de permettre que j'appelle respectueusement son attention sur l'état de l'affaire qui retient ici les évêques français. » Posant la question de manière à irriter l'empereur contre le Pape, il rappelait que, deux fois déjà, le gouvernement pontifical avait répondu à des communications du gouvernement français en faisant le contraire de ce qui lui était demandé. « Il paraît assez difficile, ajoutait-il, d'en rester là et, si l'on ne peut prendre l'agressive, il faut tâcher de faire au moins une retraite à la Moreau. » Pour que la retraite valût une agression, il conseillait un acte qui *aurait une portée considérable,* celui-ci :

Rappeler M. de Banneville (l'ambassadeur) sans lui donner de successeur à présent ;... le rappel serait une sanction des mesures précédemment adoptées, n'engagerait pas le gouvernement dans une lutte et pourtant serait ici d'un grand effet... — Par ce que je viens d'indiquer, Sire, le gouvernement de Votre Majesté maintiendrait et même sanctionnerait ce qu'il a cru devoir faire au sujet du Concile ; il ne contristerait pas, il honorerait au contraire M. de Banneville, qui a tiré de Rome le parti qu'on en peut tirer ; il donnerait un appui moral à la minorité engagée dans une lutte où elle se comporte bravement et il contribuerait peut-être efficacement à faire retirer ou ajourner la question malheureuse qui inquiète et divise tout le monde. Depuis huit jours la discussion sur l'infaillibilité est ouverte ; près de cent évêques sont inscrits pour parler sur le schéma en général. Un plus grand nombre encore parleront sur les différents chapitres dont il se compose. Nous ne finirons pas avant le mois de juillet. On peut donc encore arriver à temps pour empêcher ce qui se prépare ici. (21 mai).

L'empereur et son ministre n'hésitèrent pas à rejeter cette ouverture. Emile Ollivier le constate, puis ajoute :

En juin la minorité de plus en plus aux abois, à bout de forces, sinon de volonté, nous fit un dernier appel ; elle envoya un projet d'*ultimatum* et elle pria le Père Gratry de l'appuyer auprès de l'empereur dans une audience privée. Napoléon III reçut avec courtoisie le célèbre oratorien, l'écouta avec attention et lui répondit : « Je sympathise avec vous, mais que voulez-vous que je fasse en présence d'un épiscopat dont la plus grande partie repousse mon intervention ? » L'empereur disait vrai, notre épiscopat était divisé en deux portions à peu près égales, avec cette différence toutefois que les ultramontains avaient derrière eux leur clergé, tandis que les autres, loin d'être assurés de ce concours, avaient plutôt à craindre l'hostilité du leur.

Malgré ces refus, il y eut du même groupe d'autres instances encore. Emile Ollivier le note et indique en même temps que les évêques insistants redoutaient fort qu'on le sût dans leurs diocèses, car cela leur eût rendu difficile d'y rentrer[1].

La minorité opposante ne se bornait point à s'abaisser ainsi devant le pouvoir politique, elle s'efforçait de corrompre et de gagner l'opinion par quantité de publications qui faussaient les textes, les doctrines et les faits. Dans le nombre, il s'en trouvait d'étudiées portant sur l'histoire et les doctrines. Beaucoup d'autres étaient des pamphlets chargés d'injures, de mensonges, de falsifications, de calomnies. La personne du Pape n'y était pas épargnée. Ces dernières étaient anonymes ou pseudonymes ; mais des plumes catholiques, même ecclésiastiques, y avaient travaillé et des mains épiscopales contribuaient à les distribuer. Notons aussi des brochures écrites par des évêques et que d'autres évêques purent taxer d'emportement et d'erreurs si fortes qu'elles semblaient voulues. Dans ce combat, les plus prudents, ceux qui passaient pour mesurer le mieux leurs paroles et leurs écrits, eurent leurs heures d'oubli. Mgr Darboy fut de ce nombre. Il s'oublia jusqu'à recommander par lettre à l'empereur l'un des plus odieux pamphlets d'alors. Après avoir écrit que la vérité « se trouvait dans la correspondance du *Moniteur,* » journal au service des ultras de la minorité, il ajoutait : « La situation vient d'être décrite plus complètement dans une brochure intitulée : *Ce qui se passe au Concile,* et qu'on aura placée sans doute sous les yeux de Votre Majesté. Les détails qu'on pourrait y ajouter sont de nature à confirmer ces révélations si tristes

[1] *Rome pendant le Concile,* t. I, p. 462.

[1] *L'Eglise et l'Etat au Concile du Vatican,* t. II.

et à fortifier l'impression pénible qui en résulte.[1] » Or, voici sur ce même écrit le jugement de M. Emile Ollivier, lequel admirait Mgr Darboy et avait un faible marqué pour les évêques de l'opposition : « C'est un libelle bien plus qu'une histoire, un travestissement et non un récit...[2] »

Une autre publication venant probablement des mêmes mains, et certainement du même groupe, marqua les derniers temps de l'auguste assemblée ; elle était intitulée : *La Dernière Heure du Concile*. Je cite M. Emile Ollivier :

A ce dernier moment, alors que l'*Univers*, sûr de sa victoire, déclarait que la polémique cessait d'être indispensable, qu'il ne reproduirait plus les adresses et que, dans les souscriptions, il retrancherait les devises trop empreintes des souvenirs du combat (14 juillet), les publicistes de l'opposition redoublaient de véhémence ; l'un d'eux avait résumé dans une petite brochure de quelques pages tout ce qu'on avait écrit de plus violent contre le Concile. D'après l'auteur de cet écrit, « la majorité se compose d'évêques timides, d'hommes en sous-ordre, d'esprits ardents et exagérés ; la minorité, d'hommes héroïques, inébranlables, comme l'homme fort vanté par le poète, sous le coup de la tempête suscitée de toutes parts contre eux. L'histoire du Concile peut s'écrire d'un mot : Les évêques ont sanctionné ce que les Jésuites avaient écrit. Mais le grand responsable, ce n'est ni l'ordre des Jésuites, ni la Propagande acharnée à tyranniser les Vicaires apostoliques, c'est Pie IX. »

Les auteurs partaient de là pour faire peser sur Pie IX personnellement tout ce qui les avait irrités depuis la convocation du Concile et tout ce qu'ils avaient inventé pour fortifier l'opposition. C'était violent et faux jusqu'à la rage, jusqu'à l'insanité. On voulait tromper, on révolta. Il n'y avait pas lieu de discuter, il fallait flétrir. Il y eut flétrissure. Le Concile saisi de la question par les légats, ses présidents, déclara faux et calomnieux ce qui, dans ces deux libelles et dans tant de journaux, avait été allégué contre le Saint-Père, contre le Siège apostolique, contre la dignité du Concile et en négation de sa légitime liberté.

Ces deux libelles et quantité d'autres écrits moins odieux, moins furieux, moins bas, mais servant la même cause, passèrent sous la plume de Louis Veuillot. Tout de suite, dans ses lettres de Rome, il avait fait justice des correspondances et des brochures où l'on prétendait défendre, contre le Pape, la liberté du Concile, où l'on disait que le règlement et l'organisation matérielle de la solennelle assemblée étaient combinés pour empêcher la discussion, qu'il serait difficile de parler et plus difficile encore, quand on parlerait, de se faire entendre. Il repoussa ces sottises dans plusieurs articles qui devinrent une brochure dont Pie IX lui sut gré. Des publications de même esprit, mais au fond plus graves, sollicitèrent aussi son attention et l'obtinrent plus que les auteurs ne l'auraient voulu.

De nombreuses polémiques, faites en dehors du Concile afin de peser sur ses décisions et auxquelles des évêques prirent part, se succédèrent tant que dura cette longue session. Du côté de l'opposition, l'évêque qui parut le plus dans ces débats extérieurs fut le guerroyant Mgr Dupanloup. Trois membres fort distingués de l'épiscopat allemand, NN. SS. Rauscher, Héfélé et Ketteler, d'accord avec lui sur divers points, recoururent aussi à la publicité imprimée. De l'autre côté, on eut à lire des lettres ou brochures de l'archevêque de Westminster (Mgr Manning), de l'archevêque de Cambrai (Mgr Régnier), de l'archevêque de Malines (Mgr Deschamps), de l'archevêque de Baltimore (Mgr Spalding), d'un vicaire apostolique, évêque de Jaffa (Mgr Bonjean). Ce furent de beaux débats, Mgr Dupanloup y brilla comme polémiste abondant et fougueux. Ses adversaires eurent d'autres succès que Louis Veuillot sut développer en les signalant. Je m'arrête à une de ces polémiques et seulement dans la mesure où mon frère y prit part.

Mgr Dupanloup venait de publier une nouvelle brochure. Comme toujours, Louis Veuillot y était attaqué. Il ne pouvait en être surpris, il n'en fut pas fâché non plus et même il en fut content ; il y trouva le prétexte d'un délassement littéraire. Tout de suite, il indique son but : « Je laisse le Père du Concile, et je n'aborde que l'Académicien. C'est à l'Académicien que j'en veux. Je lui reproche de nous donner le mauvais exemple et de compromettre, dans sa brochure, deux caractères du style grave dont il devrait être le gardien jaloux ; l'un est le style académique, l'autre est le style épiscopal. Tous deux exigent, même en guerre, une tenue qui me semble ici manquer. » Cela dit, il étudie « le genre » des écrits du célèbre prélat et l'appelle le « genre tumultueux » :

Opus tumultuarium, c'est la bâtisse de hâte et de décadence, élevée en un moment pour un moment, déjà ruineuse et penchante, et qui n'apparaît que ruinée. L'*opus tumultuarium* est bien connu et bien reconnaissable. Construction sans art, matériaux sans choix, pierrailles, tessons, briques cassées, blocs hétérogènes, toutes sortes de choses ayant déjà servi à autre chose, nulle étude et nul autre génie dans l'ouvrier que l'instinct militaire de l'attaque ou de la défense. Quelquefois, cependant, on remarque une audace de jet, et parmi les matériaux vulgaires, on trouve des fragments de marbres rares, des débris sculptés, tristes joyaux de la décadence, abondants sur le sol romain. La main précipitée du maçon les a rencontrés, les a encastrés dans le mur barbare, tantôt avec une sorte de sauvage sentiment de leur prix, tantôt en travers et à l'envers. L'imagination ressuscite des combattants autour de ces amas guerriers. Quoiqu'elle fasse, elle n'y ressaisit rien qui porte un cachet supérieur. L'homme sans doute passa ici, et voici bien l'œuvre de son bras, mais non pas la haute trace de sa pensée.

Tel est l'*opus tumultuarium*, et tels sont les écrits de Mgr Dupanloup. Quiconque les voudra relire acceptera la comparaison. Ils se ressentent de la décadence, de la hâte, du tumulte. Ils sont composés sans art, de pièces et de morceaux vulgaires, de *lieux communs*. Point de sévérité, point de sérénité, point de solidité, rien qui ressemble à un monument, pas même à un édifice. Tout est constitué pour porter un moment quelque artillerie. En effet, l'informe bâtisse se cou-

[1] *L'Eglise et l'Etat au Concile du Vatican*, t. II, p. 236.
[2] *Ibid.*, p. 272.

ronne de feux. L'artillerie éclate et la construction croule. Grand fracas ; rarement beaucoup de morts.

Louis Veuillot expliquait ensuite que Mgr Dupanloup, grâce à sa culture cléricale, introduisait çà et là des débris de marbres précieux dans la funeste abondance du caillou ou du moellon, mais il n'y réussissait pas toujours :

Je me rappelle, entre autres, une *oraison funèbre* qui resta douloureusement au-dessous de la magnificence du sujet, de la réputation de l'orateur et de l'attente du public. Jamais héros plus digne de la grande peinture et des grandes larmes, jamais panégyrique plus digne d'oubli. Ni les batailles, ni la conversion, ni la beauté du sacrifice et la beauté de la mort ne purent éveiller un frémissement d'éloquence. Oh l'ingrate pièce ! Pas une période, pas une phrase, pas un cri, rien, et pire que rien : au lieu du roulement du tonnerre, le tapage indiscret des pétards. Lamoricière étant mort, qui pourra pardonner cette oraison funèbre à Mgr Dupanloup !

La même indigence exténue l'écrit apprêté dont je m'occupe. Il irrite, chose assez ordinaire, mais en même temps, il pèse, chose qui surprend. Car, sans doute, on ne relit pas les ouvrages de Mgr Dupanloup, n'y ayant guère pour relire que les artistes ou les docteurs, lesquels n'ont rien à prendre par là. Mais d'ordinaire ses brochures intéressent dans le moment. La *Réponse à Mgr Deschamps* n'intéresse pas. Elle est onéreuse, taquine et opprimante. La fièvre de l'*opus tumultuarium* n'a pu, cette fois, entasser que de la terre. Sauf un mot à l'adresse des écrivains qui aiment trop le Pape, elle n'a rien trouvé.

Ce mot, Louis Veuillot le ramassa et le voici : « Nous en connaissons de ces écrivains-là, adulateurs et calomniateurs tout ensemble, qui sont l'opprobre en même temps que la ruine des causes qu'ils prétendent servir. »

Hum ! la situation que Louis Veuillot avait à Rome devait forcer le terrible prélat à s'avouer *in petto* que *cet écrivain* jouissait de quelque considération et ne ruinait pas la cause qu'il servait.

Entre les polémiques du dehors et les discussions du Concile, il y avait une concomitance. Celles-ci se ressentaient de celles-là, et réciproquement. Sans doute, les Pères ne parlaient pas comme écrivaient les polémistes ; mais à mesure que les passions montaient, le ton, même en séance, s'accentuait. D'autre part, le secret réglementaire et obligatoire des débats entrait dans tant d'oreilles que quelques langues et même beaucoup de langues en laissaient filtrer quelque chose. On s'imaginait tout savoir, et de fait, on savait presque tout. Seulement on le savait mal. De l'à-peu-près, du faussé, du complètement faux se mêlaient au vrai. C'était forcé. Les Pères, leurs théologiens, leurs secrétaires, les officiers ou employés du Concile formaient un personnel très nombreux, tous informés, tous interrogés. Songez à la quantité de gens qui voulaient à tout prix connaître les sentiments, les travaux, les tendances de la grande assemblée, et voyez ce que pouvait devenir le secret. Dès le premier jour, il y eut des fuites. Ce fut pire le lendemain et pire encore les jours suivants. On parlait pour compléter, pour rectifier, pour mettre les choses au point, pour faire valoir ses amis, pour diminuer ses adversaires. Bref, l'indiscrétion engendrait l'indiscrétion et de très sages parlaient trop afin de rappeler à l'ordre ceux qui avaient trop parlé. Que de renseignements, que de documents confidentiels furent communiqués à l'*Univers* dans ce but ! et qui s'étonnera que l'intérieur du Concile n'eut pas de secrets pour les travaux de Louis Veuillot ? J'ajoute que nul ne fut plus discret quand la discrétion était nécessaire. Louis détestait de paraître faire la chasse aux informations sensationnelles.

Certes, nul homme de presse n'était mieux que lui ni même, à beaucoup près, autant que lui, en situation de traiter à fond des choses de la veille, de l'heure présente et du lendemain. Son cabinet de travail, son salon et sa salle à manger étaient des lieux de conversation, de confidence, de conseil, où chaque jour passaient et s'arrêtaient des membres marquants et agissants du Concile. Outre les Pères qui permettaient de deviner ce qu'ils ne voulaient pas dire tout à fait, on entendait leurs auxiliaires : théologiens, vicaires généraux, secrétaires, amis, gens d'autant plus parleurs qu'ils n'avaient pas de responsabilité. Bref, la maison de Louis Veuillot était un centre où l'on échangeait sans cesse des informations et des vues, en y mettant d'autant plus de soin, de confiance et de gravité que cet homme de presse était aussi le plus autorisé, le plus populaire de ceux qui parlaient au nom du parti catholique. Le journal profitait assurément de cette situation, mais il se gardait d'en abuser. Il ne se donnait l'avantage d'une primeur de premier ordre qu'à bon escient et alors que la « cause » y devait gagner. C'est ainsi que l'on fait un journal considéré et d'action.

Louis, qui à Paris n'aimait guère les visites, s'en accommodait à Rome. C'est que là, elles faisaient partie de sa besogne. Recevoir, être reçu, causer, tenir table ouverte, c'était agir. Une lettre à son bon ami le Dr Félix Frédault indique bien cette situation :

... Voilà tout de même trois mois, très cher ami, que je ne vous ai pas donné signe de vie et vous avez le droit de vous demander ce que cela veut dire. Cela veut dire que je n'ai jamais été dans un train de travail si enragé. Mes articles ne sont que ma moindre besogne ; mon temps est pris d'une façon bien plus dure par les visites obligées. Voilà un fléau que je ne connaissais pas. C'est la sauterelle d'Egypte qui dévore la pensée et les heures. Je reçois des visites, j'en rends, on me les rend, je les rends. Pendant une partie du jour, j'arpente Rome en voiture couverte parce qu'il pleut, l'autre partie est prise par l'encrier ou par le salon, voilà le jour fini sans un moment de loisir. Je ne fais pas même la promenade des cardinaux. Grâce au mauvais temps et au manque de temps, je n'ai rien vu en ce voyage de ce que j'aime ici. Le soir ne m'apporte point de relâche. Les visites reprennent et je ne fais pas même mon grabuge.

Je vous laisse à penser si j'attends l'infaillibilité. Je l'attends par des raisons de foi et par des raisons personnelles. J'en ai besoin comme d'un remède et comme de la clef des champs. Hélas ! je ne la tiens pas. Elle est sûre, mais elle tarde. L'aurons-nous avant Pâques ?

Je l'espère et je n'en sais rien. Le Pape n'est pas pressé du tout. Cette lenteur est au nombre de mes motifs de certitude, mais d'un autre côté, que cette lenteur est lente !...

Adieu, mon cher ami, je voulais enfin vous dire bonjour, c'est fait et il faut se mettre à la besogne. Nous avons, ce matin, un air de printemps qui me ferait décamper si j'étais à Paris. J'irais voir les quais. J'ai ici, à deux pas, les plus belles choses du monde et que j'aime le plus, et je les laisse comme je vous laisse pour lire l'histoire du Concile d'Ephèse où j'ai quelque chose à prendre. Ouf ! je crois que j'étais davantage né pour faire des sonnets. Et cependant Dieu m'est témoin que mon travail m'est plus cher que la vie.

Avec quel plaisir je vous embrasserais, mon cher Frédault, et que j'ai envie d'être à ce moment-là, et néanmoins, lorsqu'il faudra quitter Rome, quel serrement de cœur ! O abîme des contradictions humaines !...[1]

La résolution de rester et le désir de partir le tourmentaient beaucoup alors. — « Sais-tu, frère, m'écrivait-il, que cela devient long ! Quatre mois ! et il y en aura bien cinq. Mais ce n'est pas le moment de quitter. Ils diraient qu'on m'a chassé de Rome. Ce ne serait rien encore, nous les laisserions dire, mais manquer le jour après l'avoir tant attendu ! Je me résigne, ce sera pour tout de suite après Pâques, on l'assure. Alors, dit le cardinal Antonelli, le Concile commencera... »

Il me parlait ensuite de sa situation à Rome :

... La vérité est que l'*Univers* est assez grand ; presque trop. Tout le monde trouve la position immense. Nos amis eux-mêmes tiennent que j'ai des *entretiens* secrets et admirent ma discrétion. Quant aux ennemis, ils enragent positivement, et je crois qu'ils concéderaient beaucoup, si on leur voulait laisser mettre la cuillère dans ma cervelle, pour la donner aux chiens. Avoue que c'est drôle. Voilà le trône au Japon et au Maroc prédit à notre mère par la sorcière de Pithiviers.

Avec tout cela, je voudrais bien m'en aller et voir mes frères et mes neveux. Bernard aura de la barbe, Pierre sera chevalier de la légion d'honneur, et Marguerite partie en mission quand nous reverrons la belle France et le *futur*, peut-être présent [2], fera des thèmes. Je me porte bien, mais je suis las. Adieu, frère. Je vous embrasse tous...

J'aurais beaucoup d'indications et même de renseignements sûrs à donner. Par ses doctrines et aussi par la situation personnelle de son rédacteur en chef, l'*Univers* comptait dans les Chambres, les ministères, le monde ecclésiastique, le monde politique, et même à la cour, des amis bien posés partageant ses idées ou s'en rapprochant et désireux de le servir. Les passions étaient trop vives pour que nous n'eussions pas des yeux et des oreilles dans les lieux mêmes où régnait l'opposition. Que d'informations, quelquefois hasardées, mais souvent très sûres nous venaient de diocèses dont les évêques étaient inopportunistes ! Nous savions ce qui se disait et se tramait même au ministère des Cultes, à la Sorbonne, même aux Tuileries. Parmi ces communications, les unes étaient verbales, d'autres écrites et signées, d'autres anonymes. Je les résumais dans mes lettres à Louis, il en donnait connaissance à Mgr Mercurelli, et celui-ci les signalait au Pape.

[1] Lettre du 5 mars 1870.
[2] Ce fut François.

Parmi les correspondants qui déguisaient leur écriture pour se mieux cacher se trouvaient certainement un haut fonctionnaire des Cultes et un autre des Affaires étrangères ; l'un signait : *Déchirez ma lettre, S. V. P.;* l'autre : *Un de vos lecteurs ultramontains.* — Le premier était fort bien informé, — j'ai pu m'en assurer, — et obéissait uniquement à son amour de l'Eglise :

...Ne soyez pas étonné de me voir dissimuler mon écriture ; employé élevé dans un ministère, je compromettrais ma situation présente et mon avenir, si l'on pouvait soupçonner jamais que j'ai écrit ce qui suit. J'ai longtemps hésité devant ce que l'on appellerait, à bon droit, une délation en temps ordinaire ; mais dans les circonstances périlleuses que traverse l'Eglise, tout scrupule exagéré est une lâcheté et un crime.

Le ministère actuel et l'empereur n'avaient aucunement songé à violenter le Concile, lorsque nos évêques prétendus libéraux ont réclamé, par écrit d'abord, par l'intermédiaire d'un des leurs ensuite, l'intervention de la puissance civile dans les discussions conciliaires. Un homme, heureusement maladroit et sans talent, Mgr..., a consacré quinze jours à prier les ministres, l'empereur, etc., d'intervenir dans les affaires de Rome et d'*exercer une pression sur la volonté des Pères...*

Mon correspondant entrait ensuite dans des détails et des révélations dont la suite des débats du Concile, le langage de l'opposition et l'attitude du gouvernement nous prouvèrent la vérité.

Parmi les communications ou renseignements qui arrivèrent ainsi au Saint-Père, je note le compte rendu d'un entretien que j'eus avec M. Emile Ollivier, à l'époque du Mémorandum Daru contre la liberté du Concile. En voici quelques lignes :

... Vous savez, Monsieur le Ministre, que les catholiques sont divisés en catholiques libéraux et en catholiques qualifiés d'ultramontains (signe d'assentiment)... Les catholiques libéraux sont assez puissants à Paris, ils n'existent pour ainsi dire pas ailleurs. Ils ont ici pour eux des hommes politiques, des aspirants fonctionnaires, des gens du monde, des gens d'affaires, tous ceux enfin qui, en voulant être catholiques, veulent aussi faire leur chemin dans les emplois et dans la politique. Cela leur donne une puissance de bruit, de salon, qui peut et doit faire illusion. Je crois, par exemple, et l'on croit généralement que les catholiques libéraux sont puissants près du ministère. M. Daru, du moins, par ses relations et ses alliances, subit leur influence. La lettre que les journaux viennent de publier le prouve.

— Si cette lettre existe, elle n'engage que Daru !

— Elle existe, Monsieur le Ministre, et on la regarde comme engageant un peu tous les ministres, même vous.

— (Avec vivacité). Du tout ! la lettre de Daru est une lettre privée ; elle n'exprime pas l'opinion du gouvernement, et elle est contraire à mon opinion personnelle. Nous n'avons pas à intervenir dans les actes du Concile. Je l'ai dit avant d'être ministre ; c'est toujours mon avis et l'on s'y tiendra tant que je serai là...

— Voilà ce qui me fait grand plaisir, et c'est bien ce que nous attendions de vous. Mais on dit si haut que vous aussi vous êtes gagné au catholicisme libéral, que nous avions fini par le craindre.

— Non, je ne crois pas qu'il appartienne au gouvernement de prendre parti dans les questions purement religieuses et je ne veux pas le faire. J'espère marquer mon ministère par des actes favorables aux intérêts du clergé ; je ne veux pas être l'homme d'un parti.

— C'est tout ce que nous demandons, mais les catho-

liques libéraux et les gallicans vous demandent autre chose.

— Je ne veux pas prendre parti dans ces questions. Le gouvernement doit se tenir en dehors de ce qui regarde seulement l'Eglise.

— C'est ce qu'il peut faire de mieux ; il aurait bien tort de servir le catholicisme libéral. Cette école est en religion ce que l'orléanisme est en politique ; elle n'a de force ni en haut, ni dans la masse. Nous, les catholiques avant tout, nous sommes la force et nous sommes le droit. Nous sommes la force, car l'immense majorité des catholiques pense comme nous. Vous n'ignorez pas que le clergé secondaire est à peu près unanime à vouloir la définition de l'infaillibilité... Nous sommes aussi le droit, car nous nous appuyons sur le Pape et nous sommes soumis à l'autorité pontificale...

Le ministre reconnut en deux mots qu'il en était ainsi. Puis la conversation se porta sur les nominations épiscopales et la situation du clergé secondaire ; elle fut intéressante. J'en pourrai parler ailleurs. Quant aux choses du Concile, M. Ollivier me montra quelque inquiétude au sujet du schéma sur l'Eglise. Il l'avait reçu le matin. « J'y note des canons, me dit il, qui vont loin et pourraient soulever des débats gênants. — Lisez de près, Monsieur le Ministre, et vous reconnaîtrez qu'il ne s'y trouve rien qui doive vous écarter de la voie où vous êtes et dont M. Daru voudrait vous faire dévier. — Oh ! sous ce rapport ma résolution est bien prise. »

Rentré chez moi, j'écrivis toute cette conversation à mon frère. Elle fut communiquée à Pie IX, qui en fut content.

Comme je l'ai dit plus haut, mon frère n'avait pas alors d'audiences particulières du Pape. Durant le temps du Concile, il ne le vit de cette façon que trois ou quatre fois. Mais sous le couvert de Mgr Mercurelli, secrétaire de Pie IX pour les lettres latines, et de Mgr Nardi, il fit et reçut de nombreuses communications particulières. Notre sœur m'écrivait le 1er mars : « Le Saint-Père lira demain, frère, ta lettre et celle de l'Orléanais, parce qu'elles sont intéressantes et parce qu'il aime les nouvelles [1]. » Ce n'est pas la seule fois que Mgr Mercurelli porta des papiers au Saint-Père et en rapporta des impressions qui étaient des instructions. Ce prélat avait reçu du Pape l'autorisation d'entretenir Louis Veuillot des travaux du Concile et se renseignait près de lui sur les choses de France. Outre qu'il venait très souvent chez mon frère, sa porte était toujours ouverte pour notre sœur. Les relations étaient presque quotidiennes. Mes lettres l'intéressaient.

Louis, surchargé de besogne et ne s'arrêtant pas volontiers aux petites histoires, me donnait peu de détails sur ce qui se passait chez lui ; c'était l'affaire de notre sœur : elle s'en acquittait à merveille. Je l'ai déjà montré. Je la cite de nouveau :

Je ne sais ce que je t'écris, frère, mais je sais bien que tout le monde est enchanté de l'*Univers*. Si tu avais entendu les sept évêques qui déjeunaient ici tout à l'heure, tu aurais été content. Ils admiraient tous comment on maudissait plus l'*Univers* à mesure qu'on trahissait davantage l'Eglise.

... Nous rentrerons *après* Pâques, mais quand... c'est le secret du Saint-Esprit. Les Pères de la majorité sont véritablement exaspérés, mais de très bonne humeur, ils veulent absolument écharper au moins trois cardinaux-présidents afin d'intimider les autres. Le cardinal di Luca a eu si peur d'un vicaire apostolique qu'il lui a juré que tout serait fini le 25 avril ; le cardinal Capalti a fait serment de ne plus permettre à aucun orateur de s'écarter tant soit peu de la question ; le cardinal de Angelis dit à tous ceux qui le pressent : « Je veux finir, je veux finir ; ayez encore un peu de patience, nous n'avons pas perdu de temps, je vous assure, nous connaissons maintenant à fond les opposants. Hélas ! hélas ! que le mal est grand ! [1] »

Poitiers nous fait toujours mille tendresses ; il travaille beaucoup, dit-il, mais la majorité la plus solide n'est pas contente de lui. Mgr Dubuis [2], que tu as vu chez M. Ozanam, veut le tuer. Je les ferai dîner ensemble dimanche. Nous aurons aussi Carcassonne [3], parfait, Saint-Dié [4], excellent, Mgr Guillemin [5] et d'autres. Nous, nous faisons bien notre devoir. On nous appelle le *centre infaillibiliste*, tu sens ce que cela peut ajouter à l'amour d'Orléans pour l'*Univers*. Que Paris fait une horrible figure !... Il a insulté Mgr Maupoint [6] avant-hier dans la salle du Concile ; Mgr Maupoint l'a bien rappelé à l'ordre [7].

Hier Bourges, Le Mans, Quimper, Carcassonne et Hébron, tout à fait inquiets et mécontents des lenteurs présidentielles, sont montés dès 9 heures 1/2 chez le Saint-Père, pendant que les évêques étaient en séance. Personne dans l'antichambre, ils ont fait du bruit, ouvert plusieurs portes et fini, je ne sais comment, par faire porter au Saint-Père un billet ainsi conçu : « Cinq évêques français prient le Saint-Père de les recevoir tout de suite, ils ont absolument besoin de lui parler. » — Le Saint-Père toujours parfait, sûr d'ailleurs des évêques qui pouvaient le demander ainsi, les a reçus en robe de chambre d'un air si joyeux que nos évêques ont senti qu'ils n'avaient pas été indiscrets. Mgr de la Bouillerie a dit au Saint-Père qu'il fallait en finir au plus tôt avec la question de l'infaillibilité, qu'ils suppliaient tous le Saint-Père d'ordonner au cardinal de Angelis de ne plus étrangler la majorité au profit d'une poignée de factieux que la patience et la miséricorde ne feront qu'enhardir, etc., etc. Le Saint-Père a répondu : « J'entends très bien, il faut, en effet, marcher ; je n'avais point songé à faire proclamer l'infaillibilité, mais puisqu'elle a été attaquée et niée, il faut qu'elle soit affirmée, elle le sera. Je *pense* que vous serez contents dimanche. — Très Saint Père, vous êtes infaillible, vos pensées doivent être infaillibles, pouvons-nous partir tranquilles ? — Oui, vous serez satisfaits dimanche. — Nous ne sommes que cinq présents, Très Saint Père, mais si vous voulez que trois ou quatre cents évêques viennent vous demander ce que nous vous demandons, ils viendront, nous sommes l'avant-garde. — Je me rends à l'avant-garde, elle suffit, soyez tranquilles, il faut marcher, on marchera. »

Les évêques sont rentrés au Concile, plusieurs Pères ont deviné ce qu'ils avaient fait, on en a parlé, les opposants sont furieux, on dit que la réunion parisienne fort nombreuse hier, était dans une colère affreuse, très décidée à ne reculer devant aucun moyen pour empêcher l'infaillibilité d'être mise en discussion, jurant que si on changeait l'ordre premier, elle ne voyait plus le Saint-Esprit inspirant et gouvernant le

[1] « L'Orléanais » devait être le vicomte Gabriel de Chaulnes qui, sans rompre absolument avec Mgr Dupanloup, fut toujours l'ami déclaré de Louis Veuillot.

[1] Lettre du 22 mars.
[2] Un évêque des Etats-Unis.
[3] Mgr de la Bouillerie.
[4] Mgr Caverot, mort archevêque de Lyon et cardinal.
[5] Vicaire apostolique de Canton.
[6] Evêque de St-Denis (colonie de la Réunion).
[7] Lettre du 6 avril.

Concile, mais l'intrigue. Tant que la discussion ne sera pas commencée, frère, nous ne devons pas nous réjouir, Rome est horriblement patiente, et les opposants affreusement pervers, ils deviendront saints si on leur laisse du temps.

Les évêques orientaux des divers rites étaient très travaillés par les chefs de l'opposition. Quelques-uns tenus pour flottants, fréquentaient chez Louis Veuillot. Elise m'écrivait : « Les Orientaux nous accablent de politesses ; tous, je te l'ai dit, sont honteux d'Orléans, du moins, ils le disent ici, mais qu'est-ce que cela prouve?... Mgr Hassoun[1] aimerait que vous puissiez publier les noms des révoltés. »

L'évêque de Poitiers, Mgr Pie, que le vote de la majorité du Concile avait placé à la tête des infaillibilistes français, n'aimant point les luttes personnelles, garda longtemps une réserve dont le blâmaient ses amis. Il avait, à ce sujet, subi chez mon frère, de la part d'autres évêques, divers assauts. Après cinq mois d'attente, il changea. — « Poitiers, m'écrivait Elise, est féroce contre les lents et les prudents. Il doit beaucoup de sa férocité à Mgr de Carcassonne, à Mgr Mermillod, à Mgr de Quimper et à plusieurs autres qui ont eu le courage de lui dire : « Monseigneur, de quel côté êtes-vous, s'il vous plaît? Non seulement nous ne sommes pas sûrs de vous, mais nous sommes très inquiets, il faut vous prononcer. » Il changea d'attitude dès que la question de l'infaillibilité fut introduite officiellement au Concile.

Elise m'écrivait encore :

Jeudi, quand le cardinal de Angelis a pris la parole, pour introduire la question de l'infaillibilité, tous les Pères ont regardé l'évêque d'Orléans qui n'était point à son aise. Son corps et sa tête tremblaient, tellement qu'il faisait peine, mais on riait tout de même. Le mouvement de la tête devint si violent que le pauvre Félix l'appuya sur le dos de sa banquette. On ne voyait que mieux son agitation et on n'en riait que plus. Quand le cardinal eut fini, on distribua à tous les Pères un premier cahier d'observations. L'évêque d'Orléans prit un cahier et partit. Mgr Faurie qui avait dit tout haut *Deo Gratias !* eut l'idée de suivre Orléans et de lui dire dans le corridor : — « Monseigneur, Dieu soit loué, voici enfin le moment de vous soumettre, soumettez-vous et vous serez heureux. — C'est très grave, très grave, fit Orléans en regardant s'il était suivi. — Non, répondit Mgr Faurie. — Je vous en prie, dit Orléans en lui tendant un papier, portez cette lettre au président. — Monseigneur, vous la donnerez vous-même. — Non, je ne rentrerai pas dans cette salle. — Que si, Monseigneur, vous y rentrerez. — Non, je ne rentrerai point. » Mgr Faurie prit la lettre et la remit au président qui la lut, parut inquiet, mais ne dit rien. Mgr Faurie sortit de nouveau et, entre des bancs près de l'ambon, vit Constantine et St-Brieuc qui causaient. Constantine disait à St-Brieuc : — « Eh bien, partons-nous? » Saint-Brieuc ne répondait pas, ni ne bougeait. Mgr Faurie, qui ne pouvait passer : — « Allons, Messeigneurs, il faut maintenant vous décider, avancer ou reculer, nul moyen de rester où vous êtes. » Tous deux comprirent et trouvèrent fort mauvais qu'un simple vicaire apostolique osât parler ainsi à des titulaires, à des titulaires français ! Mais Mgr Faurie parle de tout et à tous sans se gêner.

[1] Le patriarche des Arméniens.

J'ai cent traits du même caractère à raconter. Je les écarte.

Durant tout le temps du Concile, du 8 décembre 1869 au 18 juillet 1870, toutes ces formes de combat se produisirent constamment. Ce fut plus ou moins ardent, plus ou moins emporté, mais il n'y eut point de cesse. Mêmes intrigues, même hypocrisie, même recours à toutes les misères et toutes les iniquités de la polémique, falsifications de textes, fausses dates, interprétations mensongères; mêmes efforts de la part de quelques évêques pour décider le bras séculier à se lever contre la liberté de l'Eglise. La part du diable prédite par Pie IX fut plus large qu'il n'avait pu le prévoir. Mais le zèle ne faiblit pas non plus; la défense, non moins résolue et plus savante que l'attaque, fut aussi plus brillante. La vérité, bien servie, eut sur tous les points le dessus. Sa victoire fut particulièrement marquée en France. C'est là qu'à la fin, on apporta dans la lutte le plus de passion.

Les brochures tapageuses et les libelles furieux, qui firent tant de bruit durant la seconde phase du Concile, eurent pour contrepoids supérieurs, en dehors des bons écrits, la multiplicité des audiences particulières et des Brefs. Pie IX, à mesure que l'opposition devenait plus audacieuse et plus odieuse, soutenait davantage les infaillibilistes. Les témoignages officiels et publics dont il honora les militants de la bonne cause empêchèrent l'opinion de s'égarer. Les colères que soulevait cette active et haute intervention ajoutaient à son efficacité. Le public savait mieux de quel côté était le Pape et cela suffisait à garder, contre les pamphlets, la masse des fidèles.

Parmi les plus significatifs de ces Brefs, il faut rappeler ceux que reçurent le P. Ramière, jésuite, pour un écrit contre les thèses de Mgr Maret ; l'abbé de Cabrières, auteur d'une réponse à Mgr Dupanloup ; Mgr de Ségur, à propos d'un tract très vif contre les libéraux ; un rédemptoriste, le P. Jacques ; un laïc, Amédée de Margerie, l'un de ceux qui réfutèrent le P. Gratry. Tous ces encouragements répétaient la pensée que Pie IX avait exprimée au début des polémiques : « De prétendus sages voudraient qu'on ménageât certaines questions et qu'on ne marchât pas contre les idées du temps. Mais ce sont des capitaines d'aveugles. Je dis, moi, qu'il faut dire la vérité pour établir la liberté ; qu'il ne faut jamais craindre de proclamer la vérité et condamner l'erreur. Je veux être libre ainsi que la vérité. » Combien ces instructions justifiaient, fortifiaient, encourageaient l'attitude et le langage de Louis Veuillot !

On remarqua davantage, peut-être, car ils étaient plus significatifs encore, les Brefs que reçurent des groupes de simples prêtres appartenant à des diocèses dont l'évêque était ouvertement et activement dans l'opposition. Ces sortes de manifestations ne commencèrent guère qu'au mois de mai, c'est-à-dire alors seulement que l'on fut assuré d'entrer dans les vues du Pape. On

put voir, dans ces adresses du clergé secondaire, le prolongement, le couronnement des souscriptions de l'*Univers*, acclamant avec tant de chaleur et un accent de défi le Pape infaillible. Parmi les diocèses où elles se produisirent avec le plus de courage, on remarqua Marseille (Mgr Place), Besançon (le cardinal Mathieu), Saint-Brieuc (Mgr David), Perpignan (Mgr Ramadié), Orléans (Mgr Dupanloup). Tous ces Brefs contenaient une phrase applicable à la situation difficile des prêtres que le Pape remerciait. A ceux d'Orléans, Pie IX dit que « l'ardeur avec laquelle ils désirent voir les prérogatives accordées par le Christ Notre-Seigneur à Pierre et à ses successeurs exposées d'une manière plus explicite, et mises dans une nouvelle lumière, est d'autant plus agréable que les temps présents paraissent moins favorables à la libre expression de cette foi et de ce désir. »

Les adresses du clergé secondaire devinrent si nombreuses que le Saint-Père, ne pouvant répondre à toutes, chargea le Nonce de faire en son nom une réponse générale ; le Nonce publia cette réponse dans l'*Univers*. Le gouvernement mécontent reprocha au représentant du Saint-Siège d'avoir méconnu une disposition quelconque du Concordat. C'est la seule consolation publique qu'il accorda aux opposants.

Ces Brefs de combat, surtout celui qui frappait Mgr Dupanloup, firent sensation. Deux autres, le premier adressé à Dom Guéranger, le second à Louis Veuillot, eurent plus de retentissement encore. Par le premier, Pie IX félicitait le savant bénédictin de son maître livre, *La Monarchie pontificale*. Il en louait non seulement la science et la doctrine, mais aussi l'esprit militant :

Les adversaires de l'infaillibilité sont des hommes qui, tout en se faisant gloire du nom de catholiques, se montrent complètement imbus de principes corrompus, ressassent des chicanes, des calomnies, des sophismes pour abaisser l'autorité du chef suprême que le Christ a préposé à l'Eglise et dont ils redoutent les prérogatives. Ils ne croient pas comme les autres catholiques que le Concile est gouverné par le Saint-Esprit. Pleins d'audace, de folie, de déraison, d'impudence, de haine, de violence, pour exciter les gens de leur faction, ils emploient les menées à l'aide desquelles on a coutume de capter les suffrages dans les Assemblées populaires, ils entreprennent de refaire la divine constitution de l'Eglise et de l'adapter aux formes nouvelles des gouvernements civils.

Dom Guéranger était remercié d'avoir fait justice de ces chicanes, de ces calomnies, de cette fausse science « avec une telle solidité, un tel éclat, une telle abondance d'arguments puisés dans l'antiquité sacrée et dans la science ecclésiastique, » qu'il enlevait « tout prestige de sagesse à ceux qui avaient enveloppé leurs pensées sous des discours dépourvus de raison. »

Que l'on songe aux personnages que ces jugements condamnaient et l'on comprendra combien fut grand l'effet produit.

Le Bref à Dom Guéranger retentissait encore lorsque parut le Bref à Louis Veuillot. Celui-ci, comme le constate Emile Ollivier, était *aussi significatif* que celui-là. Pie IX y « remerciait l'éminent journaliste et ses collaborateurs laïcs ou ecclésiastiques de leur dévouement et de leur amour. »

Le Souverain Pontife ne s'en tenait pas là. Louis Veuillot, en lui présentant les offrandes des souscripteurs de l'*Univers*, lui avait dit : « Cette souscription qui continue est alimentée par l'obole des prêtres plus pauvres en France que les plus pauvres, mais plus généreux que les plus opulents. Ces oboles sont des actes de foi et d'amour envers le Vicaire de Jésus-Christ. » Il avait terminé par un hommage à ce *ministère infaillible* dont « nos esprits reçoivent la certitude et nos âmes le pain. » Pie IX, appuyant le témoignage rendu à la générosité du clergé, ajoutait : « Cette riche souscription confiée à votre journal par les fidèles nous a fait un vif plaisir, parce qu'elle est le gage de la piété filiale d'un grand nombre et aussi parce qu'elle *est le fruit du combat que vous soutenez depuis longtemps pour la religion et pour le Saint-Siège...* » Et plus loin : « C'est pourquoi nous vous félicitons, vous et vos collaborateurs, de l'heureux résultat de vos travaux. »

C'était donc une chaleureuse approbation des travaux de l'*Univers* et particulièrement de sa fameuse et féconde souscription contre laquelle, depuis six mois, Mgr Dupanloup et tous les évêques de l'opposition, tous leurs journaux, tous leurs amis, ne cessaient de protester. Là où ces prélats dénonçaient une atteinte à la liberté, à l'autorité, à la dignité des évêques, le Pape reconnaissait une œuvre excellente. Après avoir félicité sans aucune réserve Louis Veuillot et ses collaborateurs, il ajoutait : « Nous félicitons le clergé qui, uni dans une action commune, vous soutient par son exemple et son zèle, et nous demandons pour tous une récompense digne de leur religion et de leur charité. »

Voici comment Louis Veuillot rendait compte aux souscripteurs de l'audience où il avait remis leurs offrandes :

J'ai la joie de vous donner des nouvelles du Saint-Père. J'en ai d'hier soir, où il a bien voulu recevoir de mes mains cent mille francs provenant de la souscription. Tous les donateurs, et nous-mêmes, heureux intermédiaires, nous avons sa bénédiction très tendre. Il lit souvent ces lignes avec intérêt. Il en aime l'ardeur, l'ingénuité, le solide fond de foi et de science catholique.

Sa santé est parfaite. Il a bonne mine, il est robuste et souriant. Il cause avec autant de finesse que de bonté. Son œil reconnaît toujours ses amis dans la foule, il se souvient de les avoir aperçus en passant çà et là. Sa main, qui porte une si grande part du poids du monde, ne tremble pas. Son oreille entend le cœur ému de respect et d'amour qui lui parle à voix basse. Il a l'esprit présent à tout, la mémoire de tout, sauf des injures. Il venait de parcourir un mauvais livre qui arrive de Paris : *Ce qui se passe au Concile*. Il a promptement vu ce que c'était. Dans le cours de la conversation, qui allait à travers le monde, il en a dit quelques mots : « Travailler à abaisser cette autorité-là... On ne l'abaisse pas. Mais ceux qui s'y exercent font de la peine. » Rien de plus. Cette « autorité-là » c'est la sienne, l'autorité

du Vicaire de Jésus-Christ. Et il est insulté personnellement dans ce mauvais livre. Oh ! oui, « cela fait de la peine. » Mais quand cela a fait de la peine, tout ce que cela peut faire est fait.

Il nous a dit aussi : « Voilà que je vais entrer dans ma 79e année. Je la commence le 13 de ce mois. Que peut un pauvre vieillard qui touche à quatre-vingts ans ! » Nous l'écoutions sans alarmes. Nous le regardions comme nous venions de regarder le soleil romain qui, en ce moment, descendait à l'horizon, plein encore, majestueux et doux, inondant de clarté la vigueur du printemps nouveau et l'indestructible beauté de tant de monuments que les siècles ont bâtis.

Louis Veuillot avait demandé et tout de suite obtenu la permission de conduire à cette audience ses filles et sa sœur. En même temps que la lettre destinée au public, je reçus de notre sœur un compte rendu intime dont j'extrais ce complément :

Nous sommes dans une grande salle ; le Pape entre et, venant à nous qui allions à lui, nous dit : « Ah ! ah ! Veuillot, sa sœur, ses filles, venez, venez, voilà le vieillard du Vatican. » Dès que nous fûmes près de lui, nous nous mîmes à genoux et sans prendre le temps de nous bénir : « Levez-vous, levez-vous, » puis s'appuyant sur le bras du rédacteur en chef, il dit : « Mon cher Eugène, mais que dis-je, ce n'est pas Eugène, c'est Louis. » Après ce début tout paternel, le Pape s'est assis sur une banquette de bois, loin de son trône, nous avons vraiment causé intimement pendant vingt bonnes minutes. — « Je reçois des gens qui me prient de faire proclamer l'infaillibilité et qui me demandent quand on la proclamera ? Je réponds : Je ne puis pas faire proclamer l'infaillibilité. C'est l'affaire du Saint-Esprit. Il le fera. » — « Les évêques ne savent pas quand on proclamera l'infaillibilité. Mais le Pape le sait, Très Saint Père, » dis-je résolument. Le Saint-Père me regarda en souriant et si affectueusement que je répétais : « Le Pape le sait. » Il sourit alors davantage.

« — J'étais en train de lire une nouvelle brochure qu'on distribue aux Pères du Concile : *Ce qui se passe dans le Concile*, je crois. C'est affreux et pas nouveau. On me reproche de nourrir les évêques ; oui, je nourris les pauvres et d'autres, il le faut bien. On me reproche aussi de répondre aux lettres qui me sont adressées. Oui, je réponds, cela est très vrai, j'ai même répondu à trois curés d'un diocèse pas loin de vous. Quoique sous un régime bien dur, ils ont eu le courage de m'écrire. J'ai répondu tout de suite, il faut honorer le courage ; j'ai même fait une réponse très éloquente. Je ne vous l'ai pas envoyée, j'espère qu'on vous l'enverra, trois curés si courageux ! — Très Saint-Père, ils ont été réprimandés. — On ne sait pas que je leur ai répondu. — Pour vous avoir écrit. — Ah ! ma réponse les couvrira. — Aujourd'hui, en France, on est agité, on vote [1]. Un journal a dit que vous aviez réuni les évêques français et que vous leur aviez dit de voter oui. — J'ai vu un seul, un seul évêque, *uno !* » et le Pape levant son pouce : *Uno. uno !* « il m'a demandé ce qu'il fallait faire. Je lui ai dit : C'est difficile. Si on pouvait mettre des conditions... — Voter *juxta modum*, fit mon frère. — Oui, oui, mais cela ne se peut. *Non* est impossible, *oui* est difficile ; *non*, à cause de ce qui arriverait sûrement, *oui* à cause de ce qui a été fait et de ce qui n'a point été fait. *Rien*, c'est une arme pour la révolution peut-être et pourtant, c'est oui ou rien. »

Après la politique, le Concile est revenu, le Saint-Père a reparlé des opposants : « Ils se soumettront, pas tous, mais le plus grand nombre. Quand on dira : LE PAPE INFAILLIBLE, *placet* ou *non placet*, il me paraît impossible qu'un évêque ose dire *non* sur une pareille vérité. Néanmoins, quelques-uns peut-être le diront, mais la vérité une doit être affirmée. » On a parlé assez longtemps du Concile, et repris la souscription « *si belle, si belle*, dit le Saint-Père. Je suis bien touché de tant de zèle et de tant de dévouement. — Très Saint-Père, j'ai une grâce à vous demander. — Oui, oui, demandez, mon cher Veuillot. — Je sais des évêques très pauvres, ils n'ont vraiment pas assez d'argent pour manger, se loger, faire un petit voyage, etc. Me permettez-vous, Très Saint Père, de donner en votre nom un peu d'argent à ceux que je sais si pauvres ? — Non seulement je vous le permets, je vous l'ordonne, je vous l'ordonne sévèrement. » La voix du Pape était si émue, son œil si affectueux, quand il a donné cet ordre, que j'aurais voulu avoir là les évêques pauvres, ils auraient été soulagés. En nous parlant des opposants, le Saint-Père a dit : « Il y en aura toujours qui protesteront, les *incontentables*, comme vous dites, je crois, en France, maintenant, incontentables. — Irréconciliables, Très Saint Père. — Oui, oui, c'est cela, mais je ne sais pas bien vos mots. »

Les trois prêtres honorés de ce Bref spécial dont Pie IX avait parlé à Louis Veuillot étaient trois petits curés, trois succursalistes du diocèse d'Orléans, les frères Hermet. Louis Veuillot, qu'ils aimaient fort et dont ils partageaient toutes les doctrines, ne leur avait pas conseillé une adresse au Pape ; mais lorsque l'acte fut fait, il s'entremit pour qu'il fût bien reçu et obtînt une réponse. Mgr Dupanloup n'en ignora rien et, des coups décisifs que lui porta Louis Veuillot, aucun ne lui fut plus amer. Il est vrai que celui-ci l'atteignait sous le contre-seing du Pape.

Les journaux du catholicisme libéral et du gallicanisme avaient maintes fois dit ou insinué que si Pie IX tolérait l'intervention de Louis Veuillot dans les débats que soulevait le Concile, il s'en fallait de beaucoup qu'il l'approuvât. Nul moyen, après le Bref, de soutenir encore avec quelque succès cette thèse. Les plus avisés, ceux qui relevaient surtout de Mgr Dupanloup, appliquèrent de leur mieux à l'acte pontifical la conspiration du silence ; d'autres, notamment l'organe direct du comte de Falloux, l'*Union de l'Ouest*, expliquèrent de la façon la plus baroquement embarrassée du monde qu'au fond « le Père commun des fidèles n'oubliant aucun des services qu'on s'efforce de lui rendre, » avait simplement, par *indulgence*, voulu tenir compte « des *intentions* de M. Louis Veuillot. » En conséquence, il avait adressé un compliment au *défenseur* peut-être bien intentionné *du Saint-Siège* et non à l'*insulteur de l'évêque d'Orléans*.

Cette interprétation effrontée et sotte ne prit point. Tous les journaux qui suivaient les choses du Concile, les modérés et les mixtes comme les effrénés, montrèrent dans les éloges que recevait Louis Veuillot la condamnation des manœuvres que Mgr Dupanloup personnifiait. Quelques lignes du *Journal des Débats*, le plus retenu et le plus autorisé de ces journaux, indiqueront suffisamment la note que tous donnèrent : « ...Ce qu'il y a de particulièrement digne de remarque dans ce Bref, c'est le très vif contentement exprimé par le Saint-Père au sujet de la part considérable prise par le clergé secondaire de France à cette souscrip-

[1] Il s'agissait du plébiscite de 1870 qui sanctionna l'empire libéral et sonna la fin de l'empire.

tion... Ce document n'est point fait pour diminuer l'influence qu'exerce l'*Univers*... Les membres de ce clergé y verront plutôt un encouragement à prendre plus que jamais M. Veuillot pour leur chef de file, et l'on ne peut pas ne pas s'étonner de voir de simples laïques posséder une telle importance et conduire une armée de prêtres au combat avec l'approbation du Saint-Siège... C'est un spectacle étrange et des plus curieux, disait-il en terminant, de voir un journaliste, remplissant en quelque sorte les fonctions de légat laïque du Pape infaillible. »

La *France*, journal des catholiques libéraux et impérialistes, le *Parlement*, organe des parlementaires orléanistes, la *Cloche*, feuille des libres penseurs révolutionnaires, la *Liberté*, en ce temps-là gallicane, le *Figaro*, fantaisiste, l'*Opinion nationale*, napoléonienne, socialiste, etc., etc., raisonnaient comme les *Débats*. Les tacticiens de cette coalition voulaient irriter les évêques contre l'*Univers* et faire regretter au Pape d'avoir si largement honoré un journaliste. Louis Veuillot voyait leur jeu et, pour en avoir raison, leur expliquait avec bonne humeur que sa force dans l'Eglise était de n'y être rien.

« Les journaux, écrivaient-ils, sont composés de sages qui cherchent midi à quatorze heures, et de doctes qui ne savent pas compter jusqu'à midi. Me voilà donc proclamé chef du clergé secondaire, surveillant des évêques, légat du Pape, etc. J'ai monté. Autrefois, on me croyait simplement évêque *in partibus* et cardinal *in petto*. »

Après avoir dit ce qu'on le faisait, il disait ce qu'il était :

Les rédacteurs de l'*Univers* sont dans l'Eglise uniquement ce qu'y peuvent être les rédacteurs des autres journaux, de simples fidèles. C'est très beau, c'est royal, c'est immense. Nous ne sommes rien de moins ; mais nous ne devons être et nous ne sommes rien de plus. Quant aux choses de ce monde ni le Pape, ni l'Eglise ne peuvent rien pour nous, qu'encourager notre travail, s'il est bon, et ensuite bénir nos cercueils. Nous ne demandons pas davantage. Nous sommes peu soucieux des hochets que l'on enfermerait avec nous dans ces planches où, sauf le linceul et le crucifix, tout le reste peut gêner. Pour obtenir la bénédiction dernière il faut être, nous voulons être et nous sommes, par la grâce de Dieu, des hommes obéissants. Voilà notre rang dans l'Eglise. Je ne fais à Rome d'autre service que le mien. Mille correspondances me donnent un rôle fort éloigné du vrai. Je ne consulte ni ne suis consulté. Je me tiens à ma fenêtre ou à mon écritoire, regardant ce qui se passe, le racontant pour ceux qui se fient à mon regard et à ma sincérité. Du reste, je n'apprends rien que n'apprenne au même moment tout le monde, et je m'en contente. Ce n'est pas mon métier de donner des nouvelles. Je nie même qu'il y ait des nouvelles. Je regarde cela comme une idée de M. Emile de Girardin. Je crois qu'il n'y a que la manière de raconter et que l'on raconte mieux le lendemain que le jour, idée étrangère à M. de Girardin. Si je raconte d'une manière qui plaît davantage aux catholiques, et si c'est la cause de mon influence dans l'Eglise, il faut la subir ou raconter de la même façon.

Ayant fait cette pleine confession de son néant, Louis Veuillot montrait combien il est bon de n'être rien quand on veut faire quelque chose dans le domaine des idées, des principes, des constructions ou reconstructions sociales et religieuses. Qu'on ne crie point au paradoxe! Si je citais plus au long, on accepterait sa thèse, mais cela m'entraînerait trop loin.

Quant à son sentiment intime sur « son Bref, » on le trouvera dans la lettre où il m'envoyait ce témoignage :

Voici le Bref. Je trouve qu'il en dit long ; et, si cette pièce ne vous semble point de la bonne faiseuse, c'est que vous n'en jugez pas comme ici. Tous ceux qui en ont entendu la lecture, évêques et autres, le déclarent *enfonçant*, et le plus beau qui ait paru avec celui de Dom Guéranger...

Je vous assure que ce papier ne me donne pas un plaisir sans mélange et que je l'aime mieux pour le journal et pour vous autres que pour moi. J'ai le cœur plein de joie, mais l'âme pleine de terreur. Les Brefs du Pape m'ont toujours fait éprouver cette angoisse ; c'est que le bon Dieu sait le fin du fin. Néanmoins, pour l'œuvre, la louange est juste et utile et nous pouvons la savourer sans remords.

Hélas ! mes amis, croyez bien que je ne suis pas encore revenu et qu'il faudra dévorer le feu de juin ; si les louanges du Pape se payaient avec de la sueur, je serais en règle.

Lorsque Louis Veuillot s'efforçait de limiter la portée de « son Bref, » afin de tranquilliser les journaux sur sa situation dans l'Eglise, on était en plein mois de juin 1870 et le Concile siégeait depuis le 8 décembre 1869. Tout le monde était las, très las, et néanmoins la polémique restait très ardente. Il y avait toujours de nouvelles intrigues, de nouvelles menaces, de nouvelles brochures ; mais vu de près, tout ce nouveau était vieux. On s'arrêtait à des redites. Il y aurait aussi redite à raconter la grande part que l'*Univers* et son rédacteur en chef prirent à toutes ces luttes. Quelques indications suffiront.

Parmi les derniers écrits que l'opposition lança et que Louis Veuillot discuta, il y eut : *Ce qui se passe au Concile*, d'un publiciste caché ; la *Disquisitio moralis*, d'un moraliste caché, où l'on voulut reconnaître un vicaire général d'Orléans ; une brochure imprimée à Naples, sur l'*Unanimité morale nécessaire dans les Conciles*, d'un théologien caché ; la *Lettre d'un évêque*, qui cacha son nom ; une brochure anonyme : *La dernière heure du Concile*, imprimée à Paris, et largement distribuée à Rome, etc., etc. Il y eut aussi la *Quatrième lettre du P. Gratry*, dont ce fut le dernier écrit ; il méritait de mieux finir. Louis Veuillot s'occupa de toutes ces publications et ne négligea point de faire valoir les réponses qu'elles reçurent. Il y en eut de très fortes. L'une des plus remarquées venait de M. l'abbé Henri Sauvé, théologien pontifical. Une autre qui fit grand effet donnait une gerbe de textes recueillis, mis en bon ordre et bien annotés par le R. P. Bianchi, procureur général des Dominicains. — « Je vous l'envoie, écrivait le rédacteur en chef à ses collaborateurs, pour que M. Du Lac et M. l'abbé Jules Morel se puissent donner le plaisir de nager en haute mer. Ils me remercieront de faire arriver jusqu'à eux ces grandes

vagues et ce grand air de la doctrine et seront heureux de voir comme on moissonne à Rome, lorsqu'on s'y met... Cela les reposera des flaques et des broussailles sorboniques où ils sont contraints de faire patrouille depuis six mois. » Notons aussi un savant volume de Mgr Cardoni, archevêque d'Edesse.

Il fallait en finir. La discussion sur le schéma de l'infaillibilité, commencée le 13 mai par un très beau rapport de Mgr Pie, avait déjà pris quatorze congrégations ou séances et l'on y avait entendu soixante-quatre orateurs, dont treize français. De l'aveu général, la question était épuisée; on ne pouvait plus que répéter ce qui avait été dit plusieurs fois. Tout le monde souffrait; beaucoup de Pères, accablés par la chaleur, ne pouvaient plus venir aux séances. Cependant le groupe français de la minorité voulait continuer les débats. Le but était de faire renvoyer le vote à une nouvelle session, qui pourrait bien — on l'espérait — n'avoir jamais lieu. Le Pape, pressé d'accorder des vacances, s'y était refusé. Alors, « quelques évêques s'adressèrent de nouveau à l'empereur, dit Emile Ollivier, et le supplièrent de prendre en pitié leur situation, de demander au Saint-Père, au nom de l'humanité et de la raison, une prorogation du 1er juillet au 15 octobre. » Cette supplique, qui aurait été repoussée, n'était pas encore arrivée que déjà, la fatigue ayant vaincu presque tout le monde, la clôture de la discussion se faisait. C'était le fruit de pourparlers entre Mgr Canossa, délégué de la majorité, et Mgr Haynald, représentant de la minorité. Le groupe des représentants français protesta contre ces négociations. Emile Ollivier le rapporte et donne ce détail :

On décida que chaque évêque individuellement serait libre de renoncer à la parole, s'il le trouvait bon, mais que la réunion n'approuvait pas la négociation de Mgr Haynald. Les Hongrois et les Allemands, plus raisonnables et convaincus qu'on était arrivé aux dernières limites de la résistance permise, que, du reste, la volonté du Pape était inébranlable, encouragèrent au contraire le prélat hongrois. A cette nouvelle, Mgr Dupanloup court chez Mgr Haynald, furieux, le teint animé, et lui dit : « Monseigneur, vous êtes traître envers la vérité. » Mgr Haynald le regarde avec hauteur et lui répond, le voyant si peu maître de lui-même : « Monseigneur, ne parlons pas de ce sujet en ce moment. » Le lendemain, Mgr Dupanloup, revenu à plus de calme, comprit son tort et s'efforça de l'effacer. Mgr Haynald n'en avait pas moins continué et mené à bonne fin sa négociation.

Enfin, on allait finir ! Dès le 2 juillet, de nombreux votes eurent lieu par assis et levé et vingt-trois orateurs, sur cinquante ou soixante qui restaient inscrits, renoncèrent à la parole. Le Cardinal Président les en loua. Néanmoins, deux évêques français, NN. SS. de Châlons et de Perpignan [1], parlèrent ce jour-là. Ce fut le dernier effort oratoire de l'opposition. Le surlendemain, la renonciation devint générale. Tous les orateurs inscrits, sauf deux, un italien et un français, Mgr Callot, évêque d'Oran, se désistèrent; parmi eux se trouvaient Mgr Dupanloup et Mgr Darboy.

Etait-ce fini ? Non, pas tout à fait encore. L'un des plus anciens membres de l'épiscopat français, Mgr Rivet, évêque de Dijon, opposant relativement calme, mais considéré et résolu, tenta, au nom de plusieurs, un nouvel effort auprès de Pie IX. Il demandait qu'on pût se séparer sans avoir voté. Le Saint-Père l'écouta sans impatience, avec l'indifférence du parti pris. Dans la conversation il dit à l'évêque : « — Je suis infaillible. — Je l'ai toujours cru et enseigné, répond l'évêque, sous certaines conditions. — Sans conditions, interrompt le Pape. — Alors, riposte l'évêque, malgré ma douleur d'affliger Sa Sainteté, je répondrai *Non placet*. — J'obéis à l'ordre de Dieu, riposte Pie IX, c'est sa volonté qui me conduit [1]. »

Le récit d'Emile Ollivier s'arrête là. C'est trop tôt. L'évêque, insistant, expliqua que l'ajournement mettrait les Pères à l'aise pour la rentrée dans leurs diocèses. Autrement, disait-il, beaucoup d'entre eux déjà fort amoindris seront mal reçus. — « Mais non, mais non, répondait Pie IX, soyez sans inquiétude. Aimez Pierre et tout ira bien, parce que vous serez dans la vérité. Les évêques unis au Pape sont très forts, très honorés, très aimés, invincibles [2]. »

Le 13 juillet eut lieu le vote sur l'ensemble du schéma. Déjà un certain nombre de Pères étaient partis et tous ceux qui restaient à Rome ne vinrent pas. Sur 601 votants, 451 répondirent *placet;* 88 *non placet;* 62 *placet juxta modum.* Ces 62 votes conditionnels se partageaient à peu près par moitié entre des inopportunistes modérés et des infaillibilistes auxquels la rédaction adoptée paraissait molle. Ces derniers se rallieraient certainement, et les autres très probablement aux 451. Le vote final fut fixé au 18 juillet.

Il semblait que l'opposition, très affaiblie en nombre, dût enfin se rendre. Non. Une députation, où figuraient pour la France Mgr Darboy et Mgr Rivet, vint demander au Pape de modifier la rédaction du décret afin que les inopportuns pussent se résigner à l'opportunité. Mgr Darboy porta la parole. Pie IX répondit froidement et brièvement que cette demande, bien tardive, devait être adressée au Concile et non à lui.

Que restait-il à faire ? Mgr Haynald proposa de répéter résolument à la dernière séance : *Non placet !* Le cardinal Mathieu, l'archevêque Darboy et l'évêque Dupanloup dirent que mieux valait partir sans aller à cette séance. Leur avis prévalut ; mais il fut arrêté que si l'on ne protestait pas par un vote public, on le ferait par une déclaration qui ne céderait rien. Cet acte final de l'opposition reçut cinquante-cinq signatures, dont vingt de prélats français.

Etait-ce enfin fini ? Non, pas encore. « Mgr Dupanloup et Mgr Strossmayer, écrivirent à Pie IX, le

[1] Mgr Meignan et Mgr Ramadié.

[1] *L'Eglise et l'Etat au Concile du Vatican*, t. II, p. 335.
[2] Lettre du 11 juillet.

suppliant d'ajourner jusqu'à novembre la confirmation et la promulgation de la constitution : Pie IX ne répondit pas [1]. »

Et ce ne fut pas encore la fin. En effet, il a été beaucoup parlé d'une dernière tentative de même sorte faite isolément, à la dernière heure, par Mgr Dupanloup. Dans un billet ému, le tenace opposant disait au Saint-Père qu'il s'immortaliserait et garderait à son pontificat tout l'éclat qu'il lui avait donné en refusant après le vote de confirmer un décret qui pourrait troubler tant de fidèles et compromettre la paix du monde : — « Je ne te garantis pas les mots, m'écrivait ma sœur, mais je te garantis le fond. Le Pape lui-même l'a dit à l'évêque de Poitiers qui me l'a répété... Le Saint-Père, regardant bien Poitiers après lui avoir raconté cette folie, se frappa le front et dit : « Orléans ou moi, un de nous deux a perdu la tête. »

Durant ces derniers efforts d'une opposition qui ne savait pas finir dignement, les départs se préparaient et Pie IX, en même temps qu'il donnait des audiences aux personnages, convoquait par groupes pour les remercier les prêtres qui à des titres divers avaient, par zèle religieux et dévouement au Saint-Siège, eu l'honneur et la joie d'être associés aux travaux de l'auguste assemblée. De ce nombre furent les *assignatori*, jeunes ecclésiastiques qui remplirent en quelque sorte les fonctions d'huissiers du Concile. J'ai deux notes sur cette réception. Je donne celle que je tiens de l'un des assignateurs, Mgr Compans :

Dans les derniers jours qui précédèrent la clôture des sessions du Concile, le Pape voulut bien honorer d'une audience très particulière les *assignatori*, en récompense de leur service auprès de NN. SS. les évêques. Nous fûmes tous reçus dans la Bibliothèque de Pie IX. A peine étions-nous arrivés que le Pape entra, et très familièrement, tout en mangeant des glaces, entama la conversation : « Quelles nouvelles m'apportez-vous ?... Le pauvre Pape n'en sait pas beaucoup, quoiqu'il voie et entende bien du monde. On lui dit si peu la vérité. » Après nous avoir assez longtemps parlé de la politique, il nous dit : « J'ai eu la visite d'un évêque français qui venait se plaindre d'un certain journaliste, dont ses amis et lui avaient à souffrir. — Ah, oui, je le connais : c'est Veuillot, et je vous dirai que je l'aime. — Mais, Saint-Père, il attaque les évêques. — Pas ceux qui sont avec moi; mettez-vous de mon côté et vous n'aurez rien à craindre de ses coups. — Ils sont vraiment terribles, Saint-Père, car cet homme ne garde aucun ménagement pour les personnes. — Eh ! Monseigneur, *che volete*, c'est la guerre. Vous la faites à ses doctrines, à son journal. Ce journaliste se défend. Faut-il vous apprendre qu'à la guerre on est plus occupé à porter des coups qu'à s'embrasser ? — Mais, Saint-Père, ne serait-il pas possible d'arrêter ses attaques funestes à l'honneur de l'Episcopat ? — Oui, Monseigneur, cessez la lutte et prenez le parti du Pape. Vous savez bien que Veuillot n'a jamais touché à mes amis, ni à moi. — Et je l'ai congédié, ce bon évêque, mais je ne l'ai point convaincu et Veuillot restera l'ami du Pape ! »

De diverses paroles de la conversation, les *assignateurs* conclurent que cet évêque français était Mgr Bernadou, archevêque de Sens.

C'est alors aussi que Louis Veuillot eut son audience de congé. Il n'en a rien dit dans *Rome pendant le Concile ;* mais il me l'a racontée dans une lettre intime dont je donne ici l'essentiel :

La rage de l'opposition paraît sans borne. Plusieurs marchent en rechignant, mais ils marchent. Ils ont dit leur *non placet*, avec assurance. Mais ils trouveront plus assurés qu'eux. Pie IX sait qu'il a dans la main la foudre et doit s'en servir.

Je l'ai vu hier. Il m'a gardé une bonne demi-heure. Il avait vu le matin l'archevêque de Paris. Il était grave, mais tranquille. Il m'a dit en propres termes, avec un geste doux et royal, que celui qui résisterait à la foi de l'Eglise serait frappé : *Sara colpito !* J'ai entendu la voix, j'ai vu le geste et je t'assure que le coup ne se fera pas attendre.

Le 18 juillet, 533 votants répondaient *placet* et 2 *non placet*. Même en joignant les 55 abstenants aux 2 *non*, c'était l'unanimité morale. Je cite Louis Veuillot :

Te Deum laudamus ! C'est fini. Sauf deux voix dissidentes, le dogme a réuni l'unanimité. Ils avaient déjà fait beaucoup de choses par leur opposition. *Quod inopportunum dixerunt, necessarium fecerunt.*

J'ai entendu le *Veni Creator*, le *Te Deum*, les acclamations du Concile et de la foule, Je ne veux rien vous décrire. Je me croyais plus fort contre la fatigue et contre l'émotion. Un orage effroyable environnait Saint-Pierre, plongé presque dans l'obscurité. Le dogme a été proclamé au milieu des éclairs et des tonnerres. Dans la foule, les uns pensaient au gallicanisme et disaient : « C'est un enterrement ! » Les autres pensaient à l'avenir et disaient : « Nous sommes au Sinaï. » Ce mot répond mieux à ma foi. Il me semble qu'aujourd'hui nous sortons de l'Egypte et que désormais le monde est dépharaonisé. A vrai dire, d'ici où nous allons, la route pourra être longue. Mais nous avons Moïse, mieux et plus que Moïse. Gloire à Dieu dans le ciel et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté !

Le dogme était voté. Louis Veuillot, comme il se le promettait depuis six mois, partit au plus vite. En même temps que la lettre destinée au journal, il m'adressait ce billet :

Fin !... Et il est temps. Je n'en peux plus. J'ai failli suffoquer en adressant ces dernières lignes. Maguelonne vous envoie un détail qu'il a reçu de Mgr Mermillod.

Adoucissez ce qui vous semble trop dur. Il faut maintenant pardonner ou du moins essayer, pour peu qu'ils y prêtent. A l'appel du nom d'Orléans, il y a eu dans le Concile une rumeur de huées. Méfiez-vous de celui-là. Soyez doux aux autres. Coutances (Mgr Bravard) est venu ce matin, jusque sur la place de Saint-Pierre, et n'est pas entré malgré les larmes de son secrétaire qui pleurait encore en le racontant. Il pleurait sur l'évêque et ne pouvait néanmoins s'empêcher de rire de Bravard.

Je vous envoie une lettre de Bordeaux (Mgr Donnet) que vous publierez par indiscrétion. Il a été parfait, Bordeaux. Il a un parfum de bonne mort.

Sens (Mgr Bernadou), Avignon (Mgr Dubreuil) et Reims (Mgr Landriot) ont eu le mérite de se détacher et de dire *placet*. Ils ont mis le ciel en joie.

L'Italien qui a voté *non* a été fou, ce qui permet d'espérer qu'il l'est encore. L'autre, l'Américain, est évêque depuis quelques jours seulement.

[1] *L'Eglise et l'Etat...*, t. II, p. 346.

Je pars demain, si toutefois la santé de notre sœur le permet.

Quant à moi, j'ai des chances pour arriver en bouteille. Je ruisselle absolument. Nous pourrons bien mettre quelque jours à faire la route. Nous pensons prendre le Simplon. Soyez tranquilles, nous avons de bons compagnons de voyage[1].

Adieu, frère, LOUIS.

Tu peux dire au *Commandeur* Lafon, que je lui porte la machine à mettre au cou. J'ai le Bref et je veux lui faire cadeau de l'objet.

Il était plein de joie et ne pouvait écarter de pénibles appréhensions :

La joie du triomphe et la joie du départ sont étrangement mélangées. On bénit le triomphe, mais on regrette qu'il ait fallu combattre ; on se réjouit de partir, mais c'est aussi un regret de partir. — « Nous quittons victorieux le champ de bataille, me disait un évêque, mais nous laissons des blessés. Nous allons revoir nos maisons, nos frères et nos enfants, mais nous nous éloignons du Père, chargé d'années et entouré de périls ; » et enfin, il est vrai qu'on ne s'en va pas de Rome comme d'ailleurs.

Louis Veuillot, si enthousiaste de Rome, si sensible à ses grandeurs et à ses parfums, ressentait plus que personne ces impressions. Et puis la guerre, la terrible guerre de 1870, était déclarée et il ne pouvait se défendre d'en craindre les suites... « Le canon qui est là, mèche allumée, s'écriait-il, que va-t-il dire et quel repos permettra-t-il au monde ? [2] »

Cette pensée le poursuivit durant tout le voyage. De Milan il nous écrivait :

Nous avons traversé les champs de bataille de la campagne qui finit à Solférino. En entendant le nom de lieux où nos armées ont recueilli quelque stérile gloire, je ne pouvais oublier le prompt avortement de ce gain misérable. Des deux côtés de la voie on nous montre le vaste espace où furent enterrés les morts. Il y en eut des milliers. Pauvres gens ! pauvres enfants de France et d'Allemagne qui vinrent ici s'entre-tuer pour donner l'Italie au Piémont et pour jeter le Christ aux chiens ! De douloureux pressentiments traversent mon cœur... Lorsque l'empereur d'Autriche, retirant ses forces dans le quadrilatère, laissait les bandes piémontaises assassiner la petite armée pontificale, je disais à un diplomate autrichien : « Dieu en ce moment se demande à quoi lui sert un empereur d'Autriche, et c'est une terrible question qu'il se fait là ! » Nous avons une belle armée et de belles forteresses : mais si nous abandonnons Rome et si Dieu se demande à quoi lui sert la France ? [3]...

Louis Veuillot laissa cette question sans réponse; mais moins de deux mois plus tard, il faisait cette constatation : — « 20 septembre 1870. Les troupes italiennes entrent à Rome (que les Français ont abandonné) et les corps prussiens se présentent devant Paris dans toutes les directions. Le lendemain 21 l'investissement de Paris est complet [4]. »

Les dernières séances du Concile avaient été marquées par des scènes tumultueuses et l'on disait partout dans Rome que des propos menaçants avaient été tenus par les opposants les plus en vue. On prétendait que les évêques français qui s'étaient abstenus de paraître au Concile, le jour du vote définitif, devaient se réunir dès leur rentrée pour faire une déclaration qui serait au fond une protestation. Le même bruit courait au sujet d'évêques allemands. Que cette idée eût été émise dans un moment de colère et d'oubli par quelques opposants des plus emportés, c'est possible. Mais qu'elle eût été acceptée par tout un groupe, je ne le crois point. Dans tous les cas, la tournure que prit tout de suite la guerre fit tomber ces velléités. Les opposants comprirent que l'adhésion pure et simple, personnelle, sans phrases, leur était commandée. Leur foi et l'état d'esprit de leurs diocèses les pressaient d'en finir. La plupart adhérèrent très vite, d'autres prirent le temps de la réflexion et n'en furent pas fiers. Les événements couvrirent plus ou moins bien le retard.

EUGÈNE VEUILLOT.

[1] Ces « bons compagnons » étaient Mme Compans et son neveu, Mgr Compans.
[2] Lettre de Florence, 20 juillet 1870.
[3] Lettre de Milan, 24 juillet 1870.
[4] *Mélanges*, 3e Série, t. v, p. 5.

L'abbé Denis pendant le Concile

Nous ne saurions clore le récit de M. Eugène Veuillot sans dire un mot du rôle de M. l'abbé Denis, notre ancien Directeur de l'*Ami du Clergé*. Rôle modeste sans doute, mais utile, comme celui d'un de ces humbles rouages cachés, qui n'en contribuent pas moins au mouvement de la grande machine.

L'abbé Denis avait vingt-huit ans, il était prosecrétaire de l'Evêché. Son évêque, Mgr Guerrin, l'emmena à Rome en qualité de secrétaire. Grand admirateur de Louis Veuillot dont les œuvres le passionnaient, il lia tout de suite avec le grand polémiste, et se mit à sa disposition. « Quel ami précieux mon frère eut en lui ! écrivait plus tard M. Eugène Veuillot. Actif, intelligent, enthousiaste, il a rendu pendant cette mémorable campagne du Concile de grands services au journal. »

Il fut saisi par les beautés, les magnificences, surtout par l'esprit de Rome. Il avait promis à son ami, M. l'abbé Perriot, professeur au Grand Séminaire, de lui écrire de longues lettres où il lui raconterait ses impressions, mais c'est à peine s'il put lui expédier quelques feuillets. Il s'en excusait en ces termes aimables :

Je suis en faute, j'ai manqué à ma parole. Un Italien me disait hier que c'était le péché des âmes *enamourées*, — je ne me rappelle plus l'expression de sa langue, mais elle était charmante. — Oui, j'en suis là, *enamouré* jusqu'à fondre, et je suis plus illuminé que vous n'avez dit. Je vous avais promis un journal. Pauvre ami ! Envoyez-moi trois secrétaires, quelques malles de papier et un corps fait pour ne point dormir. Et encore peut-être en seriez-vous pour vos frais.

Si je ne voyais que les grands monuments et les grandes gloires de Rome, je vous renverrais aux livres. Mais ne vous en déplaise, tous les grands hommes sont ici. J'assiste aux grandes soirées et aux petits soupers de Louis Veuillot, et ce Mécène m'a fait place aux réunions choisies de l'évêque de Tulle. Il me faudrait des livres pour tout vous dire. Or j'aime mieux

causer qu'écrire. Attendez donc sous l'orme, et je vous conterai mes *amours*.

Je suis désolé de vous taire, faute de temps et de forces, ce que je brûle soir et matin de vous apprendre. Ah! cher ami, les belles figures d'évêques! Quelles âmes! Quelles intelligences! Quels spectacles je contemple et quelles délicieuses choses j'entends!...

Comment aurait-il pu écrire longuement à ses amis, occupé comme il l'était? Il ne se bornait point à faire la correspondance, d'ailleurs assez chargée, de son évêque, il composait pour l'*Univers*, sur la demande expresse de Louis Veuillot, des Lettres sur le Concile.

Il recueillait des sources les plus sûres les renseignements qu'il était permis de connaître et de publier. Mgr Guerrin qui avait pleine confiance dans sa discrétion s'ouvrait volontiers à lui. Le vénérable prélat, ami du cardinal Mathieu, n'était pas d'abord infaillibiliste : il avoua qu'il avait été converti par certaines menées louches qu'il démêla, où il reconnaissait les petites vues humaines beaucoup plus que les inspirations du Saint-Esprit. Il racontait beaucoup de choses à son secrétaire, qui trouvait dans ses jugements la plus sage des directions. D'autres d'ailleurs faisaient à Rome un travail semblable pour diverses feuilles dont ils étaient les correspondants. M. l'abbé Denis eut sur tous l'avantage de ne recevoir que des informations exactes, et empreintes du meilleur esprit. Aussi bien était-il nécessaire de renseigner prêtres et fidèles, de les mettre en garde contre les fausses nouvelles qui se répandaient en France, en Allemagne, partout, et qui montaient les esprits contre les prélats partisans de la définition du dogme de l'infaillibilité, même contre Pie IX.

En effet les brochures, manifestes, pièces officielles ou correspondances secrètes pullulaient, dirigées en grand nombre contre l'infaillibilité pontificale. Les journaux protestants, les feuilles libérales y apportaient de l'acharnement. L'abbé Denis comprit qu'il était urgent de faire justice de tant de bruits faux et intéressés et d'exposer les faits, la juste vérité. Louis Veuillot le pressait d'écrire, d'autant que ses correspondances à lui s'égaraient volontiers dans quelque cabinet noir, et qu'il fallait à tout prix donner la note vraie qui ne résonnait pas dans toutes les correspondances émanées de Rome.

Les Lettres de l'abbé Denis déjouèrent plus d'une fois les intrigues des adversaires, qui cherchèrent en vain à en connaître l'auteur.

Si facile que fût sa plume, il les travaillait beaucoup. « Ces correspondances sont assez difficiles, mandait-il à M. Perriot, car d'une part il faut être consciencieux et ne pas trop dire ; d'autre part, il faut être loyal et ne pas broder comme font la *Gazette de France*, le *Français* et d'autres journaux. Je sens bien que la curiosité demanderait plus, mais si je dis trop, on sera mécontent ici, à la présidence. »

Il savait donc beaucoup. Tout yeux pour voir, tout oreilles pour entendre, actif à chercher, habile à découvrir, il avait de plus un beau talent littéraire, une plume alerte, fine et prudente : « Vous écrivez, lui disait Eugène Veuillot, avec une précision et une mesure que l'on n'obtient qu'après longtemps. » Et il ajoutait qu'on n'avait pas eu à retoucher une seule ligne de ses lettres, ce qui n'était arrivé encore pour aucun autre correspondant.

A cette tâche délicate il employait le temps pris sur les longues heures où la présence de son évêque aux réunions conciliaires ou épiscopales lui laissaient une plus entière liberté ; mais le travail intense, les privations, — car le saint évêque de Langres menait une vie très pénitente pour obtenir les grâces du ciel sur le Concile, — enfin le climat de Rome avaient altéré sa santé.

« Je suis accablé de fatigue et de fièvre, écrivait-il le 11 mai 1870, mais jamais je n'ai été aussi heureux. Je partirai cependant de bon cœur, pour le repos de mon pauvre corps. Je vous assure que nous menons une vie dure, et j'admire le courage de nos évêques ; mais tant que l'infaillibilité ne sera pas définie, je ne rentre pas. »

Louis Veuillot savait combien sa collaboration lui était précieuse, et d'ailleurs il s'était attaché à lui comme un père à son fils. La lettre suivante, du 9 juillet 1870, montrera quelle douce et affectueuse intimité régnait entre eux :

Me voyant maigre, le bon Luigi (Louis Veuillot) me fait faire tous les jours un bouillon joliment soigné et tous les jours à trois heures, sous peine d'anathème, il faut que j'aille boire la tasse. C'est *Antigone* (Mlle Louise Veuillot) qui me la sert, et Luigi qui donne la cuiller. A les voir faire l'autre jour, je pleurai. Luigi me prit la main : « Si vous continuez, vous n'en aurez plus! » Et je lui disais : « Pourquoi avez vous donc fait tout cela pour un pauvre petit inconnu comme moi ? » — « Parce que vous aimez comme personne, et que vous n'êtes pas grand. »

C'était bien le mot : l'abbé Denis « aimait comme personne ».

Un jour Mgr Guerrin reçut un pli qui était bien à son adresse, mais dont il n'était pas, à coup sûr, le destinataire. Le ministre écrivait à l'évêque de X... et lui rappelait sa promesse de voter contre l'infaillibilité. Que faire? Le jeune secrétaire court chez Louis Veuillot pour lui demander conseil :

— Vous allez, dit le rédacteur en chef de l'*Univers*, porter ce pli de ma part au cardinal Antonelli. Voici ma carte qui vous introduira.

Le cardinal connaissait le complot, mais les preuves lui manquaient. Maintenant il les tenait en main. Mais l'abbé Denis avait des scrupules : il craignait d'avoir commis une indiscrétion et il le dit tout net au prélat. Celui-ci fit part à Pie IX de ces anxiétés, en lui remettant le pli.

— « *Il piccolo abbate ha bene fatto*. Le petit abbé a bien fait, » dit en souriant le Pape.

Les scrupules de l'abbé Denis étaient levés.

« Cet événement en apparence peu important, raconte Eugène Veuillot dans l'*Univers* du 17 juillet 1896, eut de très sérieuses conséquences. Il permit à Pie IX de protester quelques jours après,